



## Plaisir d'écrire - Jeune Nouvelle

4ème

### **MONGHEAL Liam**

Élève de la classe de Mme LECQ

Collège "Plan-Menu"

Coublevie

A obtenu

### **Le PREMIER PRIX**

#### **Héritage**

Je savais que ce jour arriverait, mais jamais je n'aurais pensé qu'il arriverait si vite. Aussi brutal qu'une bassine d'eau glacée vous tombant sur la tête et vous glaçant jusqu'aux os. J'étais si impuissant. Je ne pouvais que la regarder mourir à petit feu. Mais le dernier jour, en quelques minutes à peine la maladie eut raison d'elle. Elle avait voulu me parler, mais n'avait pas pu.

Cette maison me paraissait si grande désormais. J'y déambulais, essayant de trouver autre chose à faire que de penser à ma solitude et à mon cœur percé de toutes parts.

Je décidai de sortir pour que l'air hivernal me rafraîchisse les idées. Je vivais dans le petit village portuaire d'Ine, au Sud-Ouest du Japon, il avait très peu d'habitants. Ici, tout le monde se connaissait. Alors les nouvelles se répandaient très vite, telle une traînée de poudre à laquelle on aurait mis le feu. Le peu de personnes que je croisais me présentaient leurs condoléances. Le vent me fouettait le visage, faisant gercer mes lèvres asséchées par l'air hivernal. La douce odeur salée de la mer me piquait le nez et les yeux. Après avoir marché un certain temps, j'atteignis une plage de galets noirs. Dans les plus chaudes journées d'été, nous nous défilions à les faire ricocher sur la mer, priant pour qu'ils ne se fassent pas engloutir par une vague salivante d'écume. La nostalgie m'envahit. Elle me laissait toujours gagner ma douce et tendre grand-mère... Celle qui m'avait accueilli à la mort de mes parents, dont je n'ai aucun souvenir, pas même une photo. Ce fut toujours un sujet tabou entre ma grand-mère et moi. Elle n'arrivait pas à en parler. C'est comme s'ils n'avaient jamais existé.

Après la mort de ma grand-mère, je peinais à m'occuper seul de notre maison qu'il m'était impossible de garder par manque d'argent. Mais je ne pouvais pas non plus me faire

à l'idée de m'en séparer. Cette maison, c'était mon chez-moi, je m'y sentais en sécurité, c'était une boîte à souvenirs. Mais surtout, la dernière chose qui me rattachait à elle.

Il s'agissait d'une maison traditionnelle japonaise appelée mika. La mika comportait deux étages. Le sol était tapissé de tatamis ; la cuisine fonctionnait au feu de bois tout comme le moyen de chauffage. Chaque pièce était séparée par des portes coulissantes en papier. Comme toute bonne mika, elle comportait un jardin zen. C'est l'espace dont ma grand-mère était la plus fière, elle s'était occupée elle-même de la décoration et du choix des plantes et des arbustes. Il était constitué de plusieurs bonsaïs avec leurs formes iconiques, une jolie couleur pourpre irradiait des quelques érables du Japon. Un bassin occupait le centre du jardin, là où, plusieurs carpes koïs se protégeaient sous des nénuphars des températures glaciales.

Malgré tout cela, il me semblait plus raisonnable pour un adolescent de seize ans de vendre la mika et de rejoindre mes cousins en ville. Cela ne serait pas très compliqué de la vendre car les mikas étaient très prisées par les agences de tourisme. En à peine trois mois, elle aurait trouvé un acquéreur. J'avais déjà commencé à vendre les meubles ; ce que je n'arrivais pas à vendre, je le donnais autour de moi. En moins de deux semaines, la maison serait vide. Le tri des affaires personnelles était un peu plus technique : chaque objet avait ses souvenirs, son histoire, sa valeur sentimentale, c'était comme vendre de petits bouts de mon cœur, les disperser sans jamais pouvoir les retrouver.

Le quatrième jour de tri avait commencé. Je montai dans le grenier pour me débarrasser des dernières babioles accumulées durant toutes ses années. Je venais de jeter un stylo dans le carton « Brocante », lorsque mes yeux se posèrent sur un petit daruma calé entre deux boîtes métalliques, dont l'une était complètement rouillée. C'était une petite figurine de quinze centimètres en papier mâché, issu des croyances japonaises. Elle représentait un homme sans bras ni jambes à la forme arrondie, encapuchonné d'une veste rouge sang, avec d'épais sourcils froncés noirs tout comme son épaisse moustache, aussi noire qu'une nuit sans lune. Il affichait un air mécontent. Ses yeux étaient d'un blanc vide sans pupilles. Selon la croyance, les darumas sont faits pour exaucer les vœux. On dessine le premier œil de la statuette, en formulant mentalement son vœu. Puis, une fois le souhait accompli, on dessine le dernier œil. Je n'y croyais pas trop... mais ma mamie, elle, y croyait énormément. Elle en avait toute une collection. Parfois ses vœux se réalisaient, parfois pas. Pour moi cela n'avait toujours été que le fruit du hasard.

Chaque matin, elle partait prier au temple non loin de la mika. Quelquefois, elle m'y emmenait. Je râlais toujours un peu, car le voyage n'était pas forcément très agréable le matin. Maintenant, je regrette de ne pas avoir passé plus de temps avec elle. Quand elle était de ce monde, tout paraissait plus simple, mais depuis son départ, j'étais assailli par des sentiments confus qui ne semblaient pas m'appartenir.

Pensant à elle, je repris le stylo que j'avais jeté dans le carton « Brocante » et dessinai le premier œil en pensant très fort à elle, en formulant le vœu qu'elle soit toujours là, avec moi.

C'était devenu une habitude de m'asseoir dans le jardin au milieu des croisements des

grenouilles et des roseaux, certaines personnes trouveraient cela pénible. Mais moi, je trouvais ça agréable et apaisant, le silence me met toujours mal à l'aise. Par cette belle journée ensoleillée de novembre, la douce brise automnale se mélangeait à l'air mordant d'hiver. Ma grand-mère adorait nourrir les carpes, surtout pendant cette saison, celle où elles étaient affamées, là où elles se jettent sur la nourriture, là où la loi du plus fort s'applique aussi pour des carpes. En regardant ma montre je remarquai qu'il était midi, l'heure de mon repas, mais aussi celui des carpes. Je leur jetais leurs « granulés extra riches pour la croissance » lorsque j'entendis une voix : « Décale-toi ! » Je cherchais d'où venait cette voix, mais impossible d'en trouver la source. Elle se répétait en boucle de plus en plus fort Venait-elle de ma tête ? Elle me tirillait, j'avais l'impression que mon cerveau allait exploser. Un craquement me sortit de mon tourment, je levai la tête. « DÉCALE-TOI ! » cria la voix, et je me jetai sur le côté. A ma place, se trouvait une branche d'arbre, largement assez grosse pour pouvoir me tuer si elle m'était tombée dessus !

Le pot de granulé flottait dans le bassin, au plus grand plaisir des carpes, je l'avais lâché lors de ma chute. Cette voix m'avait sauvé la vie, devenais-je fou ? Étais-je le seul à pouvoir l'entendre ? Cette voix qui m'était étrangement familière ? Tant de questions se bousculaient dans ma tête, j'étais perdu. Tout comme ma boîte de granulés qui venait de couler au fond du bassin.

Trois semaines passèrent sans que je réentende cette voix. Durant cette période, j'avais pu trouver un acheteur pour la maison. Comme je l'avais prédit, c'était une agence de tourisme. Le lendemain, elle viendrait me faire signer les derniers papiers.

Mon estomac se nouait dans mon ventre, j'avais une envie de vomir. Le jour fatidique était arrivé. Un profond dégoût s'insinuait en moi. Je n'allais pas pouvoir garder la maison de famille transmise de génération en génération. J'étais sur le pas de la porte quand, au loin, se dessinait la silhouette de deux hommes habillés de costumes bleu marine, portant chacun sous leurs bras une serviette en cuir. Voici les deux hommes que m'envoyait l'agence pour la vente de la maison. Je repensais à tous les souvenirs accumulés pendant toutes ces années, le jardin, la mer, la cuisine de ma grand-mère, à mes valises qui m'attendaient dans le hall d'entrée. Et puis à cette mystérieuse voix, à qui appartenait-elle donc ? Au moment même où j'eus cette pensée, le bruit d'un battement de cœur indescriptible parvint à mon oreille. Un bruit très léger, il semblait venir de la forêt de bambous à proximité de la mika. Ces battements m'intriguaient, c'est comme s'ils m'appelaient. Ce n'était vraiment pas le moment de perdre mes moyens et de mal négocier la vente. Les deux hommes étaient arrivés à ma hauteur, je leur demandai toutefois : « Vous n'entendez pas un bruit ? » Ils tendirent l'oreille, mais ils me répondirent non de la tête. L'un des deux s'apprêtait à sortir un papier de sa serviette, mais je m'élançai en direction de la forêt. Derrière moi l'autre criait : « Où allez-vous Monsieur Sobo ?! »

Plus j'avancais dans la forêt de bambous, plus les battements s'intensifiaient, jusqu'à devenir tellement forts qu'on aurait dit des tambours.

Ces bruits me guidèrent à l'orée d'une clairière que je connaissais, entourée de

statuettes de bouddha vêtues de tabliers rouges. Au centre, un petit autel en bois rouge sur lequel était posé un plus gros bouddha, tenant une boîte en fer rouillée. Il me tendait les mains comme s'il me la donnait en offrande. Les battements de cœur, assourdissants, semblaient venir de cette boîte... Elle dégagait une certaine aura, je ne saurais comment l'expliquer. Je la pris dans mes mains, me posai sur une pierre plate et l'ouvris. A l'intérieur se trouvait une feuille pliée en quatre, je la dépliai. C'était une lettre de ma grand-mère. Elle disait que si je trouvais cette lettre, c'était sûrement qu'elle était déjà morte. Elle m'expliquait la mort de mes parents, le fait qu'elle n'avait jamais eu le courage de me dire ce qui leur était arrivé, et à quel point son fils et sa belle-fille lui manquaient. Ils étaient tous les deux morts dans un accident de voiture après avoir été percutés par un automobiliste. J'étais le seul survivant, sain et sauf, enveloppé dans les bras de ma mère. Après leur mort, j'avais hérité de leurs comptes et d'un appartement en ville pour les études.

Via cette lettre je venais d'apprendre le nom de mes parents, que j'étais aimé par ces derniers, ainsi que le fait qu'il me restait de l'argent pour garder la mika ! Je me souvenais aussi que ma grand-mère, le jour de sa mort, avait manqué de temps pour me dire ses dernières paroles. J'étais ému, un sentiment mélangé de joie et de tristesse me faisait verser de grosses larmes, qui s'écrasaient sur le papier de la lettre, faisant baver l'encre. Derrière la lettre se trouvait une photo en noir et blanc d'un homme et d'une femme tenant un nourrisson dans leurs bras. Au fond de la boîte se trouvait un daruma rouge à l'œil unique qui affichait un grand sourire joyeux. Le vent se levait, il me semblait entendre une voix qui me murmurait « Je t'aime ». Je réalisai alors que la voix m'était familière car c'était celle de ma grand-mère.

